

AVRIL

La neige fond. L'érable coule.
Le rossignol, frileux, roucole
Ses premiers airs :
Sa voix, que toute oreille écoute,
Monte sous la sonore voûte
Des bois déserts.

Malgré la bise qui grommelle,
L'inimitable Philomèle
Chante toujours,
Et sur mille tons recommence
La mélancolique romance
De ses amours.

Avant de revoir la verdure,
Nous aurons des jours de froidure,
Car le printemps,
Surpris dans son vol par la neige,
Redoute encore le cortège
Des noirs autans.

Le doux chanteur qui l'accompagne,
Au silence de la campagne
Et des buissons,
Au deuil de la terre engourdie
Harmonise la mélodie
De ses chansons.

Parfois sa plaintive voix tendre,
Vibrante d'espoir, fait entendre
Un joyeux trill...
Dans ce ravissant cri d'ivresse
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,
Beaux jours d'Avril !

Fuyez, nuages, giboulées,
Grêle, brouillards, après gelées,
Vent boréal !
Fuyez ! La nature t'implore,
Tardive et languissante aurore
De Floréal !

En attendant qu'une embellie
Ranime l'herbe ensevelie
Par les hivers,
En attendant que Mai revête
De leur riche écharpe de fête
Les arbres verts,

Amis que le plaisir rassemble,
L'érable coule, allons ensemble
Sous les forêts :
On dirait que toutes leurs brises
Sont pleines des senteurs exquis
Du sucre frais...

La sève gonfle la ramure ;
La neige fond ; l'onde murmure
Au fond du val ;
Le soleil luit ; l'oiseau fredonne :
C'est le printemps qui nous redonne
Son festival.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE

Le prince de Galles, en se rendant à St-Petersbourg, a été chargé d'une double mission de la part de la reine Victoria. Après avoir assisté à l'inhumation du czar, il devait remettre à Alexandre III les insignes du "très noble ordre de la Jarrettière," dont son père et son grand-père avaient été chevaliers avant lui.

C'est le 28 mars, à midi, que la cérémonie d'investiture a eu lieu dans la salle du trône, au palais Anitchkoff. Debout devant le fauteuil doré et sous le dais surmonté de la couronne impériale, Alexandre III attendait l'entrée des messagers anglais. L'empereur portait l'uniforme du maréchal russe, tunique verte à broderie d'or. A sa gauche se tenait l'impératrice, la princesse de Galles, la duchesse d'Edimbourg, la grande duchesse Marie Paulowna et les autres dames de la maison impériale ; à la droite du trône on remarquait tous les frères et les fils du nouveau czar.

La cérémonie commença par l'introduction du comte de Dufferin, ambassadeur anglais, suivi de MM. Le Marchant, Goselin, R. Kennedy, lord Hamilton et Herbert, secrétaires d'ambassade. Lord Dufferin était orné du collier de chevalier de l'ordre de saint Patrick et des insignes de l'ordre du Bain. Puis entrèrent les officiers de la suite du prince de Galles, le colonel Clarke, le colonel Teesdale, le général sir Dighton Probyn, sir John Cowell, grand-maître de la cour de la reine Victoria, et lord Suffield, ce dernier portant sur un coussin les insignes de l'ordre de la Jarrettière.

Le cortège fut clos par les princes chevaliers, précédant le prince de Galles. C'était le grand-duc régnant de Hesse, le prince impérial d'Allemagne, le duc d'Edimbourg et enfin le prince de Galles, représentant la reine Victoria, souveraine de l'ordre.

S'avançant vers le czar, le prince de Galles échangea une poignée de main avec le futur chevalier, lui rappelant que son père, son oncle et son grand oncle avaient porté cette décoration, la plus élevée de l'Angleterre, et le saluant comme nouveau frère-chevalier.

A cette allocution, qui fut faite en anglais, le czar répondit en français, exprimant ses remerciements à la reine Victoria et à son illustre interlocuteur.

Puis le prince de Galles, assisté du duc d'Edimbourg, s'agenouilla à côté de l'empereur et boucla lui-même la jarrettière, insigne principal de l'ordre anglais.

Les autres insignes, tels que le collier, l'image de saint Georges, etc., furent transmis aux dignitaires russes par les officiers anglais.

La cérémonie d'investiture terminée, tous les assistants vinrent s'incliner devant le nouveau chevalier, après quoi la brillante assemblée se dispersa.

UN NOUVEAU SANCTUAIRE

A Jérusalem, des fouilles viennent d'être ordonnées à la IV^e station de la voie douloureuse pour retrouver les traces de l'ancienne église bâtie par sainte Hélène, au lieu où Notre Seigneur Jésus-Christ, portant sa croix, rencontra la sainte Vierge. On se propose d'élever sur ces ruines un nouveau sanctuaire. Une souscription vient d'être ouverte au journal la *Terre Sainte*, 59, rue Bonaparte, Paris. M. l'abbé Albony, rédacteur en chef, a reçu de l'épiscopat arménien de grands encouragements pour cette œuvre. Mgr Azarian, vicaire du patriarcat arménien de Cilicie, lui a écrit pour le féliciter au nom des évêques de cette province. Tous, malgré la difficulté des temps, se sont fait un devoir de concourir au succès de cette entreprise qui intéresse si vivement le patriarcat.

Nous voyons par un journal américain, le *Public Ledger*, de Philadelphie, que vient de nous passer un ami, qu'un canadien du nom de Alexandre Boudreau a acquis beaucoup de célébrité dans les Etats Unis.

M. Boudreau partit à l'âge de 14 ans de Nicolet, où il est né en 1826, après beaucoup de travail il finit par se créer une position honorable et amasser une certaine richesse. Il fut promu au grade de général dans les armées américaines, et tant que la santé le lui permit il en remplit les fonctions en se distinguant.

Actuellement, il est le président d'une compagnie de chemin de fer dite "Western Virginia Central Railway." Il a même été, nous dit-on, un des promoteurs de cette grande entreprise, et a pour \$200,000 de parts dans cette compagnie.

(Messager de Nicolet.)

Quelle surprise ne réserve pas la téléphonie ! A Liège, on vient de trouver une application du téléphone à laquelle on n'avait pas encore songé. En prévenant dans la journée le bureau central, on peut se faire réveiller la nuit ou le matin à une heure déterminée. La compagnie téléphonique prend note de cet avis, et à l'heure indiquée, la sonnerie d'appel joue et ne s'arrête que lorsque l'abonné a répondu qu'il est réveillé complètement. C'est un réveil matin infailible, et le dormeur le plus obstiné ne saurait résister au bruit assourdissant que produit l'appareil.

A Leipzig, un nouveau téléphone dit "téléphone lumineux" vient d'être inventé par un savant de cette ville. Ce nouveau téléphone parlant ne se borne pas à enregistrer les sons, il reproduit en caractères lumineux les paroles au fur et à mesure qu'elles sont prononcées.

M. D... l'un des hommes les plus connues du monde financier, a trouvé une bonne formule pour peindre le caractère de sa femme. Il a dit d'elle à un de ses amis :
— Elle est folle comme un oie !

LE DIMANCHE DES TURCS

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Dans la matinée, le sultan se rend en grand équipage de gala dans une mosquée. Ce vendredi-là, c'était la mosquée d'Artakenil, située à une demi-lieu de la ville, sur la rive européenne du Bosphore qui devait avoir l'honneur de recevoir la pieuse visite de *Sa Hautesse, le Grand Seigneur, le Père des Croyants*.

Nous fûmes, à cette occasion, témoins d'un de ces spectacles splendidement étranges, d'une de ces pompes orientales dont le caractère original et saisissant défie toute description.

De la porte de la mosquée au Bosphore s'étendait un riche tapis, le long duquel les grands dignitaires, les grands officiers, les pachas, se tenaient debout, rangés sur deux lignes, pendant que, du haut d'un minaret de la mosquée, un muedzin, de sa voix aérienne et nasillarde, chantait l'invocation à la prière de Mahomet.

Mais voilà que le grand pavillon impérial est hissée et flotte sur le sommet de la tour de Galata ; c'est le signal annonçant que le sultan sort de son palais de Dolma-Batché, et se met en marche. Bientôt, en effet, nous apercevons, de loin, le cortège impérial arrivant lentement et majestueusement, au bruit répété du canon, au son de je ne sais combien de corps de musique, aux hurrahs frénétiques poussés par les troupes rangées sur les deux rives du Bosphore.

Figurez-vous six grands caïques tout dorés, s'avançant l'un après l'autre, ayant chacun pour rameurs trente-deux nègres éthiopiens, au teint d'ébène, portant pour tout vêtement une longue chemise blanche qui faisait encore ressortir la noirceur de la figure. Les trente-deux rames dorées, étincelantes au soleil, se levaient, s'abaissaient ensemble et frappaient à la fois, du même coup, et en cadence, les eaux bleues du Bosphore. Les cinq premiers caïques étaient occupés par les grands personnages de la cour ; à l'arrière du sixième, il y avait un riche baldaquin, en velours cramoisi, à crépines d'or, ombrageant un trône sur lequel était assis le sultan, dominant tout, de la hauteur à laquelle il était placé ; devant le trône, et lui faisant face, se tenait à genoux, accroupi sur ses talons, et dans l'attitude de l'adoration, un des principaux pachas. Chacun des caïques s'arrêta successivement devant la mosquée et, quand ce fut le tour du sixième, tous les dignitaires qui formaient la haie se prosternèrent, la face presque à terre, pendant que le Sultan passait fièrement au milieu d'eux, droit, la tête haute, couverte de son fez, et sans daigner faire le plus petit salut.

Les Turcs de la classe moyenne et des classes les plus élevées de la société, sont généralement des hommes robustes et bien découplés, mais ils ont une tendance très prononcée à l'obésité. L'été, ils habitent les rives du Bosphore. Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, c'est à dire à l'heure à laquelle ferment les ministères, les administrations, les bureaux de toute nature et les grands bazars, c'est un coup d'œil unique au monde et que l'on ne peut se lasser d'admirer, que de voir l'incroyable mouvement qui règne sur la Corne-d'Or. De toutes les échelles du pont du sultan Mahmoud, du pont de Galata, et de Top-Hané, partent une multitude innombrable de navires de toutes sortes, emportant les citadins soit aux îles des Princes et à Kapikeuil, l'ancienne Calcédoine, sur la mer de Marmara, soit sur tous les points des rives asiatique et européenne du Bosphore : bateaux à vapeur, grands et petits ; grands caïques-omnibus, petits caïques si gracieux, si légers, et dont la proue effilée ressemble à la lance de l'espadaon ; tout cela s'agite, s'ébranle, part ensemble, s'enfuit à toutes rames et à toute vapeur, se croise, s'évite, se déplace avec une merveilleuse adresse. Et, si, à ce moment là, on se trouve sur le sommet de la tour du Séraskier, toute cette flottille, vue de loin et de haut, ressemble à une nuée d'oiseaux aquatiques nageant sur les eaux bleues de la Corne-d'Or et du Bosphore.

La nourriture des gens du peuple est simple, ils ne boivent ni vin, ni alcooliques, ni liqueur fermentée ; le Coran le défend. L'eau et le café turc sont leurs seuls breuvages. Ils mangent du pain sans levain et à peine cuit ; du riz et du *kébab*, c'est-à-dire de petits morceaux de mouton enfilés dans de longues brochettes de fer. L'été, ils sont très friands de pastèques ou melons verts, qui encombrent les marchés en quantité prodigieuse.

Il se passe, trois fois par semaine, à Constantinople des scènes où, sous prétexte de prières, le fanatisme musulman s'élève jusqu'à l'extase, et s'égaré jusqu'au dévergondage et aux violences les plus incroyables.

Le dimanche et le mardi, à Péra, les *derwiches tourneurs* font leurs cérémonies auxquelles nous avons assisté. Ils commencent par des chants plaintifs et nasillards ; puis, une flûte et un tambourin exécutent des airs monotones et mélancoliques, pendant que les derwiches restent prosternés la face contre terre. Mais le rythme musical change de nature ; il devient vif et pressant ; les derwiches se relèvent alors, et, comme enivrés par l'excitation de la mélodie, ils se mettent à tourner sur eux-mêmes, en conservant une gravité, un sérieux qui donnent à leur figure je ne sais quel imposant caractère d'ascétisme ; leurs bras s'élèvent au ciel et s'étendent comme pour bénir ; leurs yeux expriment l'extase et le ravissement ; leur physionomie s'illumine. C'est un étrange et vertigineux spectacle que de voir tous ces moines à la figure béate, entraînés tous à la fois par un même mouvement de rotation, tournant ainsi sur eux-mêmes pendant plus d'une heure entière, jusqu'à ce que cette valse incessante, et de plus en plus rapide, ait épuisé leurs forces.

DR E. GUIBOUT.

Un conseil.—Moyen pour faire disparaître l'odeur de la transpiration : Il y a des personnes dont le corps exhale des odeurs fortes et repoussantes, ce qui est fort désagréable pour elles-mêmes et pour ceux qui les approchent. Pour combattre ces odeurs, on se sert ordinairement de pommades et de parfums. Voici un procédé bien meilleur : on prend chez un pharmacien de l'*esprit d'ammoniaque aromatisé*, on en vide environ deux cuillerées à thé dans un bassin d'eau, puis on s'en lave la figure, les mains et les bras ; la peau devient ensuite aussi propre, douce et fraîche qu'on peut le désirer. Cette lotion ne peut causer aucun désagrément et coûte très bon marché.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis à-vis la partie ouest du palais de justice.) Reçus et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS A RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadenas d'or).

AUX MARCHANDS DE LA CAMPAGNE.—Nous invitons messieurs les marchands de la campagne à ne pas perdre de vue les avantages qui doivent les engager à venir s'approvisionner chez nous.

10. Nous sommes maintenant agents pour plusieurs manufactures européennes, et nous importons directement d'Europe et des Etats-Unis.
20. Nous transigeons aussi directement avec nos manufactures de cotons et tweeds canadiens.
30. Si à ces avantages on ajoute que nos dépenses sont de moitié moins fortes que celles des marchands de la rue St-Paul, il est facile de comprendre que nous pouvons vendre à bien meilleur marché qu'eux.

40. Etant à la fois marchands en gros et en détail, messieurs les marchands de la campagne trouveront mieux chez nous tout ce qui leur conviendra, car il faut que notre stock soit tenu constamment au plus grand complet et parfaitement assorti.

50. Enfin, nous séparons les pièces et les douzaines, et nous envoyons porter les marchandises aux dépôts de chemins de fer ou aux vapeurs, sans charges extra. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.